

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

À voix basse

Gilles Archambault

Volume 24, Number 6 (144), December 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30340ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Archambault, G. (1982). À voix basse. *Liberté*, 24(6), 22–32.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

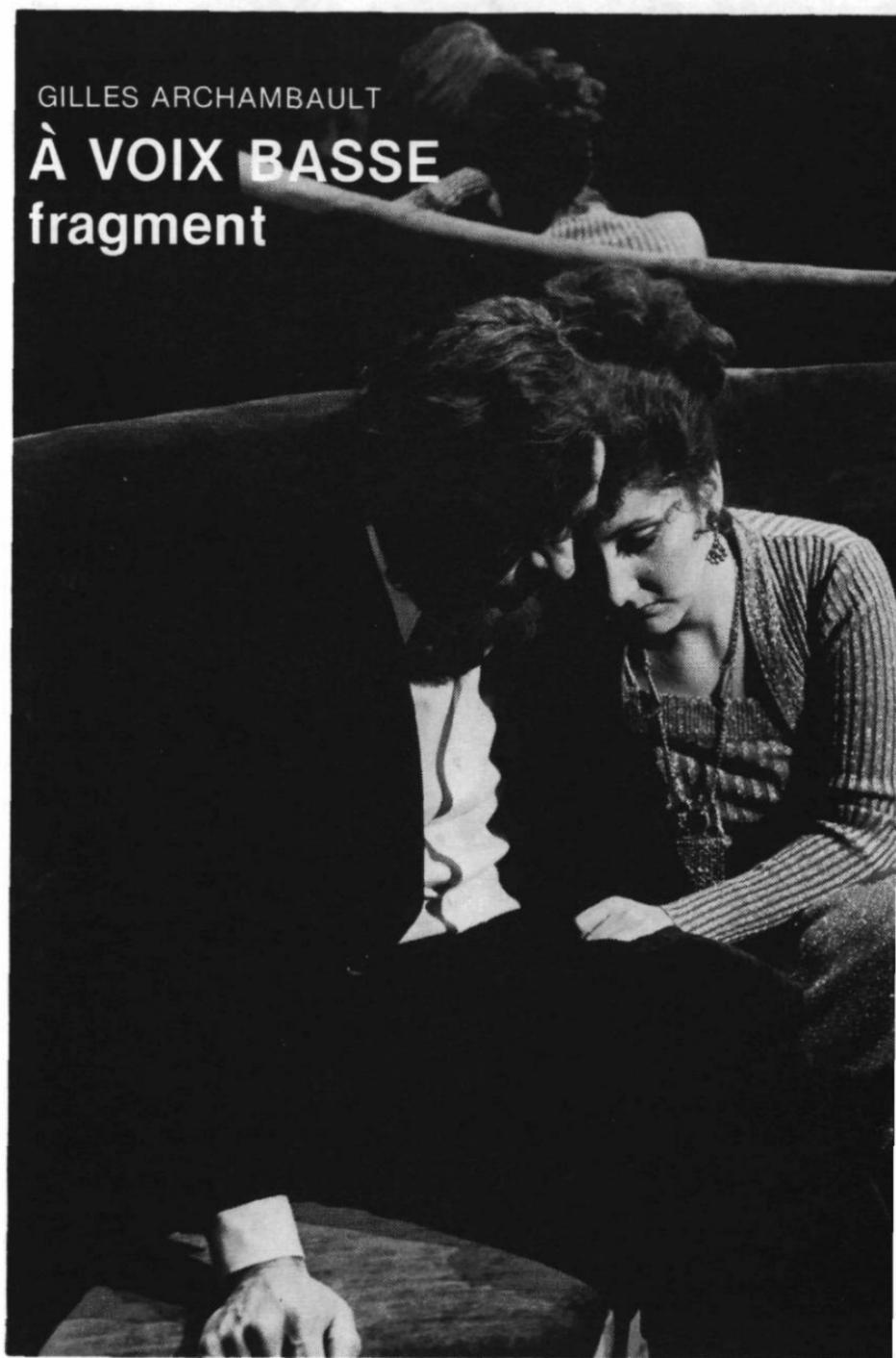
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

GILLES ARCHAMBAULT

À VOIX BASSE
fragment





GILLES ARCHAMBAULT / **À VOIX BASSE**

pour James Dormeyer

A voix basse, c'est-à-dire sur un ton et dans une région du cœur où les propos sont murmurés, où tout s'est déjà déroulé irrémédiablement. On vit en sursis, on se souvient des ravages de quelques passions, mais on ne cherche plus qu'une douceur tamisée. Les occasions de révolte, on les perçoit avec le détachement de celui qui en porte encore les stigmates. Tout autour de soi, les êtres peuvent rire ou parler. Ne nous parviennent plus que les voix lointaines et les images floues d'une vie qui a été. Lorsque enfin la vie réapparaît, c'est pour mieux nous terrasser.

L'infarctus en pleine rue. Douleur atroce au cœur. L'étouffement. Pas la première fois. L'oxygène fait défaut. A peine quelques pas pour atteindre le... Héler un taxi. Etre calme surtout. Oublier ceux qui vont et viennent. Ne pas penser à la mort, ne pas s'imaginer que le sang pourrait affluer au cerveau dans une course folle.

A quoi sert de revenir au passé? Une obsession. Inlassablement. Un rabâcheur, je suis un rabâcheur. J'ai cru être entouré de femmes. Des prénoms. Marie,

Patricia, Nathalie. Des mains qui me touchent. Des yeux embués. Des odeurs. Leur parfum.

L'air qu'avait ma mère quand elle s'adressait à moi. Ce plissement des lèvres que je n'ai jamais retrouvé. Longtemps je l'ai crainte. Elle ne criait jamais, ne levait pas la main sur moi. Son impassibilité. En sa présence, je serais toujours désarmé.

— Tu n'es pas allé chez ton ami. Tu m'as menti. J'ai tenté de te rejoindre. Ton père t'a réclamé plusieurs fois. Il a perdu connaissance dans la cour de triage. Un wagon...

Le père si doux, si effacé, qui n'existait que dans la mesure où elle lui donnait la permission. Essayer de se souvenir de lui aussi longtemps que possible mais le présent chasse tout. Lui non plus n'était pas bâti pour les rapports humains. Il vivait ailleurs. Nos ombres se croisaient à peine. Je ne fais que commencer à le déplorer. Il aura fallu que je sois deux fois père pour que je me souviennne d'une main qu'il me tendait. Une journée de soleil le long d'un ruisseau. La guerre dont on annonce le début.

Il disait qu'il ne fallait jamais protester auprès de ma mère. Tout finissait par s'arranger. Il le croyait. Les entendre faire l'amour. Ce que je les trouvais odieux. Les deux. Pas seulement elle qui pour une fois oubliait que la vie était retenue, discipline. Ses lèvres alors n'avaient plus ce pli qui incarnait tout le dédain du monde. Dans l'amour ils se ressemblaient enfin. Le fils les dérange. Il le sait. Pas trop fort, il va nous entendre! C'est à cause de cette exubérance-là que j'ai eu la permission d'exister. Pas une femme n'a réussi à me faire oublier cette certitude. Pourquoi m'as-tu mis au monde, pourquoi?

Et pourquoi à mon tour ai-je été père? Deux fois. Un adolescent et un bébé m'empêchent de croire que je ne laisserai pas de trace. Les imbéciles pétrifiés à la pensée qu'ils n'auront pas de progéniture.

Je disais. Qu'est-ce qui prend aux femmes de tant souhaiter avoir des enfants de nous? La vie est trop absurde pour qu'on la reproduise. J'aurais peur du

regard qu'aurait mon fils un jour.

Mes fils, je les ai contemplés tous les deux sans bien comprendre ce qui s'était déroulé pendant les années qui les séparaient. François vient d'atteindre vingt ans. Guillaume dit ses premiers mots. Entre eux des femmes différentes, des lambeaux de vie. Des espoirs aussi. Trop d'espoirs. Et non loin une femme.

Elles n'ont jamais compris le désir qui me prend après l'amour de bouger, de m'activer. Je romps le charme. Même avec Nathalie je ne peux m'empêcher de quitter le lit.

— Il faudrait que tu te reposes. Le médecin t'a recommandé du repos. Et puis j'aimerais tant que tu sois près de moi.

Mon éducation, ma mère, ne m'a pas aidé à donner des couleurs vives au sentiment d'inutilité que j'ai toujours eu. Les jeux de l'enfance, ma mère, avaient un arrière-goût de tristesse. L'école était une prison. Tu ne voulais pas comprendre que les enfants réunis me faisaient peur. Je me ferais une raison un jour. Regarder les autres qui s'amusaient, faire comme eux. Surtout se retenir.

Ma mère n'a jamais cessé de me terroriser. Je ne disais rien et j'aurais voulu lui crier tout ce que j'avais sur le cœur. Sa mort m'aurait calmé. Quand il en était encore temps. J'ai eu l'impression que je n'avais pas le droit de survivre à la mort du père. Pendant quelque temps, elle ne vivait plus que pour commenter sa disparition.

— Ton père savait qu'il mourrait. Il disait que tu pourrais prendre soin de moi, que tu étais assez grand, que je ne serais jamais seule. Je l'ai laissé dire. Je n'ai besoin de personne. Plutôt toi qui as besoin de quelqu'un. Il va falloir que tu apprennes.

Elle ne pleurait pas. Me regardait plutôt. Elle n'avait pas à insister. Je connaissais depuis longtemps sa déception.

Douleur atroce au cœur, sentiment d'étouffer, manque d'oxygène. Autour de moi des inconnus que je ne peux aborder parce que la panique s'est emparée

de ce qu'il me reste de conscience. Comprendraient-ils quoi que ce soit à mon état? Ne plus réclamer d'aide. Comme lorsque l'idée d'une femme s'impose à vous avec tellement de force que la réalité ambiante devient floue. Les gens peuvent crier, vous ne les entendez pas. Ma mère m'a lancé dans la vie avec le besoin de me faire aimer. A tout prix. Est-ce la mort que je voulais balayer d'un revers de la main? Je l'ai cru. Maintenant qu'elle est toute proche, je ne crains plus. La vie s'est retirée peu à peu. Je n'essaie plus de la retenir.

J'ai aimé une femme. Le visage de Marie m'a bouleversé. Je ne me souviens plus si les robes étaient longues ou courtes cette année-là. Mais c'est une robe blanche qu'elle a déposée sur le dossier de la chaise. Ses petits gestes précis, son odeur que je découvrais, son corps que j'allais explorer avec douceur et rage. Son corps que je continue d'imaginer sans cesse. Son mystère. Je me suis perdu en lui. Le rêve a duré quelques années. Les mots les plus ordinaires qu'on prononce pour quelque temps avec émotion. Ai-je été heureux avec Marie? Je ne sais plus. Je ne peux oublier que je l'ai aimée comme un fou. Mal. J'ai été cet amoureux inquiet, torturé. Marie, celle que j'appelle toujours ma femme, qui m'a donné François.

Comme des millions d'hommes avant moi, j'ai collé l'oreille à son ventre pour y entendre le battement d'un autre cœur. Un geste de père. Comme si les réserves étaient tombées.

C'est avec toi, Marie, que je poursuis cette inlassable conversation. Il me semble que nous n'avons pas tout dit. Même si tu n'es plus là pour m'écouter.

Dis-le, ma mère, que tu me vois déjà à la tête d'une famille! Dis-le que tu crois me posséder. Tu daignes enfin me regarder avec des sourires de bienveillance. Tu te souviens du jour où tu m'as conduit à l'école pour la première fois? Tu m'as poussé au milieu d'une meute d'enfants qui criaient et se bousculaient. J'avais peur de ce troupeau de bêtes hurlan-

tes. Tu le savais puisque tu m'avais gardé autour de toi jusque-là. Le groupe, les autres, ma mère, je n'ai jamais pu m'en accommoder. Ils ont accepté d'avoir un destin tracé d'avance. Ils savent que la mort existe mais ils n'en parlent pas. Ils font comme si l'amour durait toujours. Ce sont des farceurs, ma mère. Avant de mourir, je ne voulais pas accepter la petite vie insignifiante pour laquelle tu m'avais préparé. J'ai toujours voulu fuir, tu le sais.

Comment disais-tu? Il ne fallait pas pleurer. Etre un homme. Sécher ses larmes pour que les autres ne se moquent pas de moi. Ils ne s'en sont pas privés pourtant.

L'angoisse qui vous serre le cœur. La mort au bout de la route, la mort dont vous parlez maintenant avec détachement. Combien de temps encore?

Pour ne pas penser à la mort, j'ai eu recours à la présence des femmes. Aveuglement. Comme si elles pouvaient avoir la clé de mon apaisement.

Aller de dérive en dérive sans apitoiement. A quoi servirait de se dorloter? Le tort est fait de manière irrémédiable. Je ne savais pas m'y prendre avec la vie. Tout simplement. Un homme qui n'avait pas réalisé les ambitions qu'il avait eues jadis et qui les avait remplacées par des rêves auxquels il croyait peu.

Je n'aimais pas faire mal et ne cessais pas de donner des coups. Je finissais toujours par en vouloir aux femmes des fascinations qu'elles avaient exercées sur moi.

Comment s'appelait cette fille qui disait que la paternité était une chose trop grave pour moi? Je ne pouvais pas m'intéresser longtemps à un enfant.

— Toi, avoir un enfant? Je l'imagine très mal. Aucun être humain, femme ou enfant, ne peut t'aider à échapper à l'idée de la mort. Tout cela est en toi. Et puis, il faudrait convaincre l'humanité qu'elle ne mérite qu'une chose, l'extinction. Baise-moi!

Les chambres d'hôtel, les valises défaites. Quitter le pays aussi souvent que possible pour mettre fin à

des liaisons qui commençaient à me peser. Le goût du voyage vite émoussé. Il était devenu évident que je ne serais jamais un grand journaliste. Un penchant pour les redditions. Toute idée de lutte me paraissait vulgaire.

Les lettres au fils. Tout ce que je parvenais à lui dire à distance. De vive voix j'en étais empêché. La pudeur, la crainte de ne pouvoir l'empêcher de rire. Entraîné par mes phrases, je découvrais que je l'aimais. Ses réponses à mes lettres étaient tièdes. De plus en plus espacées. Quand je rentrais au pays, il trouvait tous les prétextes pour m'éviter.

Ce que je donnerais pour qu'il se jette dans mes bras! Il est normal qu'il m'en veuille. Je ne mérite pas mieux. Mes absences prolongées, mes abandons répétés. Le rêve refait mille fois de nous voir attablés dans un restaurant de la côte espagnole. Je ne suis plus seul en compagnie d'un caméraman alcoolique, je suis en présence de mon fils. Je nous vois observés par des yeux admiratifs. On sait que j'aime François, on nous trouve touchants d'émotion. Autant j'aurais voulu le dissimuler — nous dissimuler — quand il était bébé, autant je voudrais m'afficher en sa compagnie. Il m'interroge sur ma carrière, a lu mes grands reportages, veut savoir en quoi a consisté mon travail à tel moment précis. Il me fait raconter certaines circonstances heureuses du passé. Je cède à la tentation de me donner le beau rôle. Je sens dans son regard, dans le ton de ses propos quelque chose qui ressemble à de la fierté. Je m'en prends au temps qui fuit, je regarde avec anxiété le niveau des verres baisser. Bientôt il faudra nous quitter. Je m'en veux de m'être écarté de lui si longtemps. Il a besoin de me voir autrement. Sentir l'espace d'une lueur qu'il a pour moi une certaine fierté. Le rêve se termine par un échec. François me tend un chèque sans provisions ou me surprend en compagnie gênante.

Normal qu'il m'en veuille. Huit ans parti sans donner de nouvelles. Je ne mérite pas mieux. Curieusement je n'ai pas trop de peine.

As-tu aussi hâte que moi de le voir? Tu remarques que j'en parle au masculin. Je sais que ce sera un garçon. Un garçon qui te ressemblera, celui-là. Il saura ta valeur. Pas comme François qui te traite comme le dernier des derniers. Dis que tu es content. Tu n'es pas trop vieux pour être de nouveau père, voyons! On n'est jamais trop âgé pour ça. De toute façon, nous avons toute la vie devant nous. Tu ne m'abandonneras pas, hein? La nuit quand je ne dors pas, j'écoute le bruit qu'il fait dans mon ventre. Il est de plus en plus bruyant. Viens, viens écouter.

Elle n'avait que cueilli un homme fatigué, qui n'en pouvait plus de croire. Et elle lui a soutiré un enfant.

Plus question de quitter Montréal. Ne voir personne. Vivre seul. Me tenir loin des femmes qui ne peuvent plus rien m'apporter... et à qui je ne cause que soucis, désillusions.

Pour quelle raison au juste a-t-elle décidé de m'enlever Guillaume? Un bébé que j'accueillais un jour par semaine. Sur le tard je m'initiais aux joies de la paternité. Le faire rire, me rouler par terre avec lui; ma seule joie. Lorsqu'elle est partie pour Londres avec lui, j'ai cru que tout était fini.

Me sens si faible, usé. Je mérite ma solitude. Ma mère m'a bien élevé. Je suis un être moral. Quand on agit mal, on mérite punition.

— Je suis allée chez le notaire hier. Mon testament est en règle. Je peux mourir en paix. Tu n'as pas dû t'occuper de ça, toi? Comme ton père.

Mais qu'est-ce qui me prend de tant tenir à la vie? Entrer, sortir de l'hôpital. Comme si ça me plaisait de souffrir ainsi? Me payer le luxe d'espérer encore après tout ce qui m'est arrivé! Il serait tellement plus facile d'abandonner. Puisque Guillaume n'est plus là et que François m'évite avec circonspection.

Guillaume, une vie qui commence et ce qui reste de la mienne. J'étais à l'hôpital quand il est né. On croyait que je ne le verrais pas. La rupture avec sa mère était déjà accomplie. Pourtant elle a consenti à

ce que je le vois un jour par semaine. Le dimanche, j'étais un père comblé. Je prenais mon rôle au sérieux. M'occupais de lui comme jamais je ne m'étais occupé de François. Avec l'émotion et la précaution de quelqu'un qui voit poindre l'instant qui ne sera suivi d'aucun autre. François assistait à cette transformation sans trop manifester son ironie. Les dimanches avec Guillaume. Entendre ses fous rires, faire le clown pour que la vie entre en moi. Le bonheur existait alors. On était éternels, tous les deux. Tout était suspendu.

François me disait que je l'avais marqué à jamais par mes départs successifs. Parfois il devenait triste sans raison apparente. Comme si je n'en finissais pas de l'abandonner.

Ma mère écume sa vie dans une pension pour personnes âgées. Sa parcimonie lui a permis une retraite aisée. Je vais la voir par habitude. Les fuites ne m'ont pas réussi.

— Mais tu n'as pas cessé de fumer. Si tu continues, tu ne vivras pas vieux. Je commence à m'accorder du bon temps. J'irais peut-être en voyage, si tu n'étais pas si malade. Mais s'il fallait qu'il t'arrive un malheur! Je ne me le pardonnerais pas.

M'occuper de mon père devenu vieux. Le guider dans la rue. L'aider à monter dans une voiture. Je n'ai plus que sa femme qui se débrouille si bien sans moi et pour qui je ressens un attachement inexplicable. Je m'éparpillais pour ne pas songer à la mort. Maintenant qu'elle est là avec sa lente agonie, je sens à peine son effleurement. Je ne m'éveille plus la nuit à cause de cette idée. Comment la mort me viendra-t-elle? Pourvu que ce soit chez moi, que tout soit propre, sans témoins, sans cris. Il paraît que les morts sont toujours répugnants. Les cadavres qui se sont vidés sous eux. On a cherché à être digne malgré tout. A sauver les apparences. Finir de cette façon! Marie reviendra de son travail. La sonnerie du téléphone. On lui apprendra que je suis mort il y a quelques heures. Elle sera sûrement troublée. Son compagnon

sera plein de prévenances.

J'ai revu Marie. A cause du divorce. Elle voulait se remarier. Très intimidée à l'idée de me faire face. Il n'y avait pourtant pas de quoi. De la pitié dans ses yeux. Le seul sentiment que je puisse désormais inspirer. Nous avons parlé de François comme si nous formions encore un couple. Je crois que j'ai pleuré.

Des ombres se penchent sur moi. Des questions que je n'entends pas. Une agitation dont je ne saisis pas la cause.

Pourquoi Nathalie a-t-elle accepté de vivre avec moi? Mes derniers pas. N'a jamais voulu admettre ma résignation. On lutte encore à trente ans. Elle insiste pour que je ne m'épuise pas. Vit avec moi à l'économie. Elle a aimé un homme, qu'elle revoit. Nous avons l'un pour l'autre des gestes touchants. L'autre jour, j'ai pleuré en parlant de Guillaume. Il me semblait injuste que sa mère l'ait emmené loin de moi. Le grotesque qui ne vous quitte jamais. Qu'est-ce que la justice, de toute façon?

— Je ne veux pas que tu te détruises. Guillaume te reviendra. Tout à l'heure nous dormirons ensemble. Tu sais qu'il m'a téléphoné hier. Je lui ai dit que je n'étais pas libre.

Aucun droit. Déjà inespéré qu'elle consente à me tenir compagnie. Est-ce bien elle que j'ai vue aux bras de cet inconnu? Quand même étonnant que je les rencontre par hasard. Me ménager. Un peu de répit. Pas une raison pour me laisser tomber. Je n'exige rien. Me rendre jusqu'à ce banc. Qu'elle me tienne la main. Un peu. Une dernière fois. Qu'elle me parle de Guillaume.

GILLES ARCHAMBAULT a publié jusqu'ici huit romans, dont *Le Voyageur distrait*, des nouvelles et des chroniques. Il a obtenu le Prix David 1981.